

Corneille et Molière

devant la Jeunesse Tunisienne

Au seuil de cette étude il faut, tout d'abord, se demander loyalement ce que la littérature française peut apporter à la jeunesse tunisienne en fait de nourriture profitable. La question est d'autant plus pertinente que la ligne de la culture arabe, dont se réclame surtout la Tunisie, paraît diverger par rapport à la sienne. L'inspiration orientale dont les grands facteurs furent dans le passé l'imagination mythique et la sensibilité personnelle, était essentiellement lyrique. La nôtre, réaliste, psychologique et rationnelle, — surtout au XVII^e et au XVIII^e siècle — est dramatique, critique et philosophique.

Avant de traiter la question dans l'étude précise de deux grands génies qui ont illustré notre classicisme, commençons par quelques remarques d'ordre général.

Les jeunes Tunisiens ne manquent pas de remarquer ce qui distingue le génie de la langue arabe, dense, synthétique, imagé et sans charpente syntaxique, du français précis, abstrait, clair et logique. Après avoir entendu un professeur tunisien lire la traduction française qu'il avait écrite en arabe, un jeune élève émettait ce jugement tout à fait juste : « C'était fort bien en arabe, mais en français ce n'est pas bon ».

On ne comprend si bien — le génie de la langue française en l'occurrence — que ce dont on a le goût. En fait, sans préjudice de la faveur qu'ils accordent tout naturellement à la littérature arabe, les Tunisiens, avec leur finesse critique et leur sens du réel, trouvent dans la culture française, et surtout dans son classicisme, un complément à l'apport oriental; ce complément qu'appellent certaines de leurs tendances, me paraît très utile à leur formation.

De cette sympathie entre le tempérament tunisien et le génie littéraire français, je donnerai un témoignage particulier mais caractéristique : s'il est un écrivain proprement français, c'est bien Marivaux; son style précis, clair, spirituel mais sans image n'a pas le romantisme international de Musset avec lequel on l'a souvent comparé. Et pourtant les travaux d'étu-

dians les plus pénétrants que j'ai lus sur Marivaux, émanent l'un d'un Annamite, l'autre d'un Tunisien.

Voltaire soutient des idées qui sont devenues monnaie courante en Europe et dans les autres continents; et dans ce sens, il est un écrivain international; mais son style est typiquement français. Or, s'il séduit quelques Tunisiens par ses conceptions politiques et religieuses, il en intéresse beaucoup d'autres, qui ne partagent pas ses opinions, par la clarté de son expression. Il leur paraît donner une précieuse leçon de précision logique, universelle et efficace. Et ils sont heureux de comprendre facilement, grâce à lui, des problèmes difficiles.

Mais trois écrivains classiques, surtout, me semblent exercer un profond attrait sur la jeunesse tunisienne. Ce sont Pascal, Corneille et Molière. Quelques isolés seulement aiment Marivaux ou Montesquieu. Voltaire séduit surtout par son style. Bossuet n'est pas sans partisans parmi les musulmans religieux qui apprécient chez lui l'affirmation d'un Dieu transcendant et tout puissant, ainsi qu'un souffle d'éloquence orientale : l'influence de la Bible a préservé Bossuet de cette abstraction excessive qui est le danger du classicisme. Ses admirateurs tunisiens sont, néanmoins, assez rares. Racine, malgré sa beauté de diamant, enthousiasme moins les Tunisiens que Corneille. Peut-être ne les dépayse-t-il pas assez; peut-être y trouvent-ils trop ce chant de la passion violente et jalouse dont leur littérature leur donne une idée suffisante. Et quand Racine, dans « Bajazet », s'inspire de l'Orient, apparaît le danger de jouer à l'Oriental sans l'être, surtout devant une jeunesse à l'esprit critique avisé, qui, elle, lui appartient authentiquement. Cette jeunesse recherche moins une expression forcenée de la passion personnelle, qu'une morale individuelle ou collective propre à former des citoyens utiles. Or, Racine, chantre de l'amour, n'est pas un maître du patriotisme.

Si Corneille compte, dit-on, Bourguiba, après tant d'autres hommes d'Etat parmi ses admirateurs, il ne faut pas s'étonner de son influence sur les jeunes Tunisiens. Ce qui explique le succès dont il jouit auprès d'eux, c'est, d'abord, l'actualité des thèmes qu'aborde son théâtre : le problème religieux, — l'explication de « Polyeucte » a toutes les faveurs, — l'exaltation du patriotisme, (« Horace »), la lutte contre les grandes puissances de petites nations menées par des héros sympathiques (« Nicodème »), l'autorité de l'Etat vue à travers la vengeance et le pardon (« Cinna »).

Mais, surtout, Corneille apporte, pour la solution des grands problèmes religieux ou politiques, une triple leçon d'énergie, d'intelligence et d'optimisme, propre à former des hommes d'action dont la Tunisie contemporaine subit le prestige ou désire la multiplication.

Ce qui séduit les jeunes Tunisiens dans l'énergie cornélienne, c'est, d'abord, son origine humaine. Dans « Polyeucte », la volonté de l'homme paraît, avant tout, un don de Dieu :

« J'attends tout de Sa Grâce et rien de ma faiblesse »,

répond Polyeucte à Néarque, qui lui reproche sa présomption dans sa recherche du martyre. Et cependant, même dans son cas, on sent que l'homme apporte la contribution de son vouloir propre à la Grâce de Dieu. Ainsi Polyeucte s'écrie :

« J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :

« Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle ».

C'est la ligne traditionnelle de l'humanisme chrétien qui voit dans le progrès humain une collaboration de l'homme et de Dieu.

A plus forte raison dans les autres tragédies cornéliennes où Dieu n'apparaît pas : des héros comme Rodrigue, Horace, Auguste, Nicodème, ne cherchent qu'en eux-mêmes la source d'une volonté inébranlable. Or, les jeunes Tunisiens réagissent contre les déviations d'une soumission toute passive au décret divin. Ils admirent ce culte de l'énergie humaine ou même cherchent à lui trouver un fondement moral valable. De là le succès exceptionnel de « Polyeucte ».

Courage et constance sont les deux grandes qualités de l'énergie cornélienne. Les récentes circonstances ont contribué à en développer le prestige et le désir dans la jeunesse tunisienne. C'est pourquoi ils demandent volontiers à Corneille le secret d'une persévérance dans l'effort héroïque dont ils ressentent bien les exigences qu'elle présente pour leur tempérament :

« Je le ferais encore si j'avais à le faire ».

Mais quelle est l'attitude des jeunes Tunisiens devant le ressort de l'héroïsme cornélien ? Et, d'abord, quel est ce ressort ? On a trop souvent dit que les personnages de Corneille sacrifient un amour au Devoir. Or, ce dernier mot sous-entend une conception abstraite et juridique de la loi sociale et divine. Rien de tel chez le héros cornélien. Si le Cid venge son père, c'est poussé par la passion de l'honneur familial, par réaction violente de honte et de colère devant une insulte et

la crainte du déshonneur public. Comment ne pas sentir la force passionnelle des mobiles qui provoquent la décision héroïque de Rodrigue dans les exclamations qu'il lance à la fin du 1^{er} acte :

« Mourir sans tirer ma raison !

« Rechercher un trépas si mortel à ma gloire ! »

Horace porte à sa patrie l'amour qu'une maîtresse inspire à son amant. Et l'enthousiasme qu'il manifeste dans le service héroïque de son pays, les mots qu'il emploie pour exprimer cette ferveur, sont bien le témoignage d'une passion vivante, aux antipodes d'un « devoir » abstrait :

« Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,

« J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.

« Avec une allégresse aussi pleine et sincère

« Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère... »

Ce n'est pas l'obéissance froide aux ordres divins, mais l'amour de Dieu qui entraîne irrésistiblement Polyeucte au martyre. C'est le mot amour qu'il emploie pour exprimer ses rapports avec Dieu dans ces vers dont la simplicité lyrique forme l'émouvante beauté :

« Hélas ! Qu'avez-vous fait de cette amour parfaite

« Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite ? »

Or, la vive sensibilité du Tunisien lui rend accessible tout ce qui est passion dans une action humaine. Avec cette dernière tendance il apprécie tout ce qui est force passionnelle dans ce qu'on appelle, assez improprement, le « devoir » des personnages cornéliens. Il aime à rencontrer, sous la plume du grand dramaturge, cette ferveur humaine pénétrant la morale d'inspiration religieuse qui anime ses héros.

Ceux-ci, en effet, ne sont pas partagés entre un amour et le Devoir, mais entre deux passions dont l'une, plus compréhensive au sens premier de ce mot, lui paraît plus belle et triomphé de l'autre, avec ou sans lutte.

Horace, Curiaçe, balancent entre leur patriotisme et l'amour d'une femme ou d'une fiancée. Mais l'objet du sentiment patriotique est plus étendu que l'affection conjugale, car il embrasse toute une nation. C'est donc le patriotisme qui l'emporte dans les décisions d'Horace et de Curiaçe. Cependant la passion particulière qui est vaincue dans les cœurs cornéliens a une source morale, car elle est fondée sur l'estime. C'est ce qui lui permet non seulement de survivre mais encore de grandir après sa défaite. Rodrigue et Chimène s'estiment et s'aiment davantage après avoir accompli, pour venger leur père, des ac-

tions qui semblent les séparer pour toujours. L'héroïne cornélienne, en fondant l'amour de son fiancé ou de son mari sur l'amour de l'idéal dont il est le serviteur, acquiert une éminente dignité morale dont les jeunes Tunisiens, et surtout les jeunes Tunisiennes, apprécient toute la beauté.

En réaction contre la tradition qui confinait la femme au foyer, cette nouvelle génération en Tunisie aspire — et c'est une de ses plus belles aspirations — à associer la fiancée ou l'épouse à l'action politique ou sociale de l'homme. Bien des Tunisiennes ont ainsi travaillé à l'indépendance de leur pays et entendent contribuer à la formation de leur patrie indépendante.

C'est au moins la preuve que Corneille, en fondant l'amour sur l'estime, c'est-à-dire sur la conscience d'un idéal commun à l'homme et à la femme, ne manque pas de réalisme humain. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que dit à son tour une héroïne de Duhamel dans cette phrase :

« L'amour peut n'être pas une faiblesse quand il permet à deux êtres de joindre leurs forces pour faire de grandes choses ».

N'est-ce pas l'attitude de Montherlant quand il demande à deux amants de ne pas fixer leur regard l'un sur l'autre, mais sur un but commun ? N'est-ce pas, enfin, l'une des raisons pour lesquelles le vieux Corneille exerce une séduction actuelle sur la jeunesse tunisienne dans la voie si difficile et si belle où elle s'engage ?

Mais le rôle de l'intelligence est capital dans ce théâtre cornélien où la passion donne au Devoir raisonné la force nécessaire à l'action. Dans ce domaine encore, Corneille apporte des enseignements dont les jeunes Tunisiens comprennent le prix.

N'insistons pas sur la réflexion tactique qui ordonne au mieux les méthodes d'action en vue de la réussite, telle la ruse d'Horace dans son combat contre les Curiaces. Plus intéressante est l'influence que Corneille prête à la raison dans la discussion qui veut amener autrui à ses propres idées. Sur ce point, l'univers cornélien fait pleinement droit, devant la force, aux requêtes imprescriptibles de la raison. Une certaine aspiration démocratique, commune aux jeunes Tunisiens, dans sa réaction contre l'autocratie, est sensible à cet aspect du théâtre cornélien. Ils la comprennent fort bien dans la longue discussion au cours de laquelle Cinna défend le pouvoir impérial et Maxime la république, ou dans la suite d'arguments employés par Polyeucte pour entraîner Néarque au martyre,

Ces responsables qui réfléchissent et prennent conseil avant de se décider en pleine connaissance de cause, séduisent par leur dignité, la pleine possession d'eux-mêmes, l'usage raisonné qu'ils font de leur pouvoir d'auto-détermination.

Si Rodrigue connaissait moins bien Chimène, s'il ne savait pas qu'il conservera son estime et son amour en vengeance Don Diègue, il hésiterait davantage à provoquer le comte en duel. Si Auguste s'analyse si longtemps avant de pardonner, c'est pour mesurer ses forces et être sûr de donner un pardon durable et efficace. Néarque recule devant le martyr tant qu'il n'a pas la certitude de rester un vrai chrétien dans les souffrances de l'arène.

Enfin l'intelligence du héros cornélien se manifeste dans son génie synthétique qui est un facteur capital de sa réussite. Il parvient ainsi à donner satisfaction dans sa décision aux passions opposées qui divisent son cœur. Malgré un apparent paradoxe, en provoquant le père de Chimène en duel, Rodrigue venge son honneur et, par là, conserve l'estime et l'amour de Chimène. Et cette perspective il la voit très nettement avant son combat avec le comte. Polyeucte, partagé entre le culte exclusif dû au Dieu Unique et l'amour d'une païenne, comprend fort bien que son martyr, en convertissant Pauline, la rapproche de lui dans le sacrifice et résout le dilemme. Et c'est, en effet, ce qui se produit à la fin de la pièce avec conversion de Pauline, bouleversée par la mort héroïque de son mari.

A des jeunes qui vivent une période « héroïque » de leur histoire nationale, ces options difficiles, mais compréhensives apportent un sentiment de vérité. Transposées au plan modeste des cas normaux, elles évoquent, surtout chez les meilleurs, des éléments de décision qui hantent facilement leur univers intérieur.

Est-il si étonnant que les dénouements de Corneille soient généralement heureux ? Ses héros ont si bien mis tous les atouts dans leur jeu : passion fervente, intelligence, énergie et courage sans défaillance, que leur succès paraît naturel.

Les dénouements heureux de Molière sont artificiels ; car seul un *deus ex machina* peut redonner le bonheur à ses personnages qui sont psychologiquement constitués pour entraîner leur entourage dans leur propre malheur. Inversement, la conclusion des tragédies cornéliennes est naturelle, car les héros y reçoivent le bonheur qu'ils étaient faits pour obtenir.

Cette vue optimiste est-elle confirmée par la réalité ? Elle ne l'est que rarement sans doute. Les réussites morales dans le monde ne sont pas moins rares que les héros ou les saints,

Mais ce qui est vrai c'est que l'optimisme au moment d'agir est une condition indispensable de réussite : quand on joue gagnant, on se donne au moins une chance de succès. C'est la grande raison pour laquelle les hommes d'action aiment Corneille : son optimisme tonique est bienfaisant aux phases historiques constructives qui sont normalement laborieuses. La nausée n'est pas l'état le meilleur en face d'un obstacle, mais la confiance dans nos muscles facilite le saut.

Terminons par Molière. Son succès en Tunisie s'explique d'abord par les raisons qui ont assuré son triomphe international. La grande passion chantée par Racine n'est pas moins rare que le génie, suivant le mot de Stendhal, et sa durée est brève dans la vie d'un homme. L'héroïsme cornélien n'est pas plus fréquent et s'exerce rarement dans les situations exceptionnelles que présente Corneille.

Les travers et les vices mis en cause par Molière sont plus communs dans les circonstances normales de la vie où Molière les fait agir. Ils sont de tous les temps et de tous les pays. Enfin Molière ridiculise ses personnages. Or, la bonhomie des Tunisiens s'accommode aisément de tout ce qui est spirituel. D'ailleurs, si les formes inférieures de la plaisanterie, les calembours par exemple, ne passent pas d'une langue dans une autre le comique de Molière, essentiellement psychologique et illustré par des mots de caractère bien connus : (« Le pauvre homme !... » Sans dot !... « Que diable allait-il faire dans cette galère !... ») est parfaitement traduisible. Il garde son efficacité dans toutes les traductions. Ainsi s'explique en Tunisie le succès obtenu par la représentation des comédies de Molière traduites en arabe.

Aristophane qui raille les hommes et les mesures politiques de l'antique Athènes et use fréquemment de calembours, ne pourrait agir sur le public moderne que dans des adaptations très éloignées du texte original. Sans altération, une comédie de Molière conserve toujours et partout son efficacité.

Mais ce qui intéresse plus spécialement les jeunes Tunisiens dans Molière, ce sont les enseignements moraux donnés dans ses pièces, et surtout dans « Tartuffe », « Le Misanthrope », « Les Femmes Savantes ».

Le personnage de Tartuffe suscite, en Tunisie, le même intérêt que partout ailleurs. Les faux dévots existent partout, même dans les pays où la religion a perdu son influence sociale ou politique. Ils ont cependant plus de chances là où cette influence accorde à l'hypocrisie religieuse une efficacité plus grande, comme c'était le cas au XVII^e siècle français.

D'abord cette comédie expose avec netteté l'humanisme de Molière dans ses conséquences sur la morale individuelle et familiale. Ce qui peut assurer le maximum de bonheur à un homme et lui permettre de rendre heureux ses proches, c'est la réalisation d'un harmonieux équilibre entre tous ses sentiments. Le tort d'Orgon, la dupe aveugle de Tartuffe, ce n'est pas d'être dévot, c'est d'avoir supprimé toutes ses affections familiales au profit de la seule dévotion. Il en résulte un déséquilibre intérieur qui l'entraîne à se perdre et à perdre les siens. Sans Tartuffe, Orgon rendrait déjà ses proches malheureux en se montrant indifférent à leurs aspirations et à leur sort, sous l'effet d'une piété à la fois déviée et excessive. Molière raille la dévotion fanatique d'Orgon dans ces vers qu'il lui prête :

« Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme
« Que je m'en soucierais autant que de cela ! »

Et Cléante, le porte-parole de Molière, souligne l'immoralité de cette dévotion en répondant à son beau-frère :

« Les sentiments humains, mon frère, que voilà ! »

Ces passions exclusives prêtent le flanc à l'exploitation. Si le dévot Orgon continuait à aimer et à estimer sa femme, Elmire, ou son beau-frère, Cléante, il trouverait dans leur hostilité fondée envers Tartuffe une occasion de démasquer la fausse dévotion de l'hypocrite qui a séduit son cœur religieux. Mais, indifférent à ses plus proches parents, il est totalement livré à l'action fatale d'un faux dévot.

Ici apparaît l'idée, essentielle à l'humanisme de Molière, d'un équilibre rationnel dans les sentiments intérieurs et la pratique de sa vie sociale : harmonie et modération, ennemies des renoncements excessifs, des parti-pris rigides ou des passions exclusives.

Bien entendu, ces mises en garde s'adressent ici aux excès d'un sentiment religieux que ne viendrait pas contrôler, d'abord, l'usage de la raison. Il ne saurait être ici question d'explorer la position religieuse personnelle de Molière, ni les théories morales de son siècle. Qu'il suffise de relever des attitudes semblables chez les Tunisiens d'aujourd'hui, heureux de se référer à des arguments, traditionnels en Islam, sur les exigences « modérées » de la religion.

Molière fait ici écho à une préoccupation de tolérance, voire de libération de la vie temporelle par rapport à l'influence débordante des sentiments ou des usages d'origine religieuse. Il se rencontre ainsi, avec l'usage commun à la tendance

religieuse orthodoxe de souligner le caractère « raisonnable » des exigences de l'Islam. L'une et l'autre sont familières à la jeunesse tunisienne, volontiers en réaction contre le rigorisme austère et exclusiviste des générations antérieures.

Molière voit dans la tolérance une qualité de la vraie dévotion. C'est son porte-parole, Cléante, qui présente ainsi ses modèles en la matière :

« Ils ne censurent point toutes nos actions;
« Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
« Et laissent la fierté des paroles aux autres.
« C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres. »

Comment, sous son jour le plus facile à voir, le « Misanthrope » ne serait-il pas déjà bien accueilli par les Tunisiens ? Philinte, l'interprète de Molière dans cette comédie, n'est-il pas le défenseur de cette urbanité dont les Tunisiens connaissent, de longue date, toute la valeur ? Philinte et les Tunisiens commettront ce qu'on appelle une restriction mentale par politesse, pour éviter de dire : « A la vieille Emilie, qu'à son âge il sied mal de faire la jolie », et à « Dorilas qu'il est trop importun ». N'ont-ils pas raison ? N'est-ce pas une forme de la charité que de respecter le fard sous lequel tant d'hommes cachent leurs misères, quitte à les guérir progressivement des hontes dont le maquillage ou la vanité sont une conséquence ?

Mais l'attitude de Philinte a un sens plus profond. On y retrouve, appliquée à la vie sociale, cette morale de l'équilibre que « Tartuffe » introduit dans la vie individuelle et familiale. Si chaque cœur humain est formé de sentiments divers, toute société est composée d'hommes différents. Des concessions réciproques, le respect de chacun, sont nécessaires pour que la vie sociale soit possible. C'est ainsi que se justifie cette morale mondaine de l'honnête homme, dont le XVII^e siècle a fait son idéal et dont Molière a été le grand avocat.

Mais la philosophie de Molière présente un autre aspect, caractéristique du Grand Siècle : tandis qu'Alceste entend réformer la société en s'opposant brutalement à ses vices, Philinte, lui, l'accepte telle qu'elle est pour ne pas rompre son équilibre. Il dit :

« J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
« Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours.
« Mais quoi qu'à chaque pas, je puisse voir paraître,
« En courroux comme vous on ne me voit point être;
« Je prends tout doucement les hommes comme ils sont, »

Molière a fort bien vu le principe, d'ailleurs contestable, de ce conservatisme intelligent. C'est un pessimisme irréductible qui voit tous les défauts contre lesquels Alceste s'emporte,

« Comme vices unis à l'humaine nature »

et pense

« Que c'est folie à nulle autre seconde

« De vouloir se mêler de corriger le monde. »

Alceste, au contraire, si misanthrope qu'il soit, appuie ses révoltes contre le monde sur un espoir optimiste de le corriger, avec la conviction qu'il est corrigible.

Faut-il dire que cette controverse a un peu perdu de son actualité dans une Europe où, depuis deux siècles, tous les hommes se mêlent de montrer la voie du progrès à l'humanité, avec ou sans misanthropie, et avec l'espoir d'une réussite à court ou à long terme ? Les Philintes européens sont rares depuis le XVII^e siècle. De nos jours ils ont d'ailleurs perdu le sourire. Ils ont le masque désespéré et inefficace de J. P. Sartre. Dans leur tour d'ivoire ou de boue, quelle influence pourraient-ils avoir ?

Mais la jeunesse tunisienne est passionnée par la discussion d'Alceste et de Philinte sur laquelle infère J.-J. Rousseau, dont l'enthousiasme révolutionnaire est cruellement blessé par les ridicules de son prototype, Alceste, et par les railleries de Philinte. On comprend aisément les raisons de cette passion, en Tunisie où des conceptions sociales traditionalistes sont travaillées par des élans réformateurs, de nombreux Philintes s'opposent, avec le sourire de la bonne conscience, aux révoltes des Alcestes. J'ai entendu quelques jeunes Tunisiens répondre avec la violence du Misanthrope aux conseils traditionalistes de leur père. Cette insolence n'est pas fréquente, sans doute, mais elle est le témoignage d'un drame plus général qui explique l'enthousiasme soulevé en Tunisie par le trio Philinte-Alceste-Rousseau.

Le Misanthrope intéresse enfin pour un autre motif : il présente un portrait assez objectif du tempérament français en général : besoin logique de simplicité, parfois au mépris de tout réalisme psychologique (Philinte ne comprend pas l'illogisme d'Alceste, homme franc qui aime une coquette), loyauté légale et morale (Alceste ne veut exercer aucune pression sur les juges de son procès et compte sur son seul bon droit pour le gagner, générosité qui met parfois au service d'un idéal un seul individu contre toute la société (quand Célimène, démasquée, est abandonnée par tous, Alceste lui pro-

pose encore sa main avec l'espoir de la corriger; Philinte est prêt à laisser Eliane qu'il aime, épouser Alceste dont elle pourrait faire le bonheur), absence de racisme fondée sur la croyance dans l'universalité de la raison (Philinte et Alceste exposent les sentiments que leur inspirent tous les hommes sans exception de race ou de personne).

Mais aussi entêtement ridicule ou fatal : (pour confirmer sa misanthropie, Alceste souhaite la perte de son procès), et vanité sous toutes leurs formes (vanité de la vertu chez Alceste, coquetterie féminine de Célimène, sûre de ses charmes et de sa rouerie, fatuité masculine d'Alceste et de Clitandre, vanité d'auteur chez Oronte), esprit excessif qui pousse le railleur à railler ce qu'il aime et vénère (Molière estimait la vertu d'Alceste dont Cléante, porte-parole de l'auteur, loue la franchise; mais il n'a pas hésité à ridiculiser ses travers. Rousseau, qui est un Suisse, toujours grave, n'a pas compris cette attitude). Humour rosse qui attaque durement les personnes, au mépris de toute charité (on vante les mets servis à la table de Cléon et Célimène répond : « Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servit pas »).

Les « Femmes Savantes », enfin, évoquent deux problèmes qui passionnent les jeunes Tunisiens. C'est, d'abord, la question de l'éducation féminine, dans laquelle Molière prend la position modérée et raisonnable de l'humanisme français, de Rabelais à Fénelon. Il ne partage pas, en effet, l'opinion de son Chrysale qui souhaiterait une épouse ignorante par réaction contre le pédantisme de sa femme, Philaminte, car il ridiculise trop Chrysale pour en faire son porte-parole. C'est le raisonnable Clitandre qui exprime la pensée de Molière en disant :

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ».

Dans le problème du mariage on a déformé la pensée de Molière; Molière ne conseille pas de suivre la nature sans réserve. Pareille attitude aboutirait à une apologie de l'union libre qui n'est présentée dans aucune comédie de Molière. En fait, notre grand comique soutient un compromis raisonnable entre les sentiments, les exigences de la société, les droits de la raison et des parents.

Sans doute, il faut respecter la nature : c'est ainsi que, dans « Les Femmes Savantes », l'amour partagé d'Henriette et de Clitandre est un argument de poids en faveur de leurs noces. Mais ces affections naturelles doivent être consacrées par cette garantie sociale qu'est le mariage. Tous les jeunes

gens qui s'aiment s'épousent dans les dénouements de Molière. Et dans « L'école des femmes », Horace qui aurait pu exploiter l'innocence d'Agnès pour en faire sa maîtresse, la respecte et attend le mariage pour consommer cette union.

Enfin, les amours de Molière reçoivent toujours la sanction d'un adulte raisonnable qui donne ainsi une garantie objective de leur valeur. Dans « Les Femmes Savantes » c'est Ariste, porte-parole de Molière et oncle d'Henriette, qui soutient l'amour partagé de sa nièce pour Clitandre. Et dans les dénouements, le père ou la mère donnent finalement leur adhésion aux fiançailles souhaitées par les jeunes premiers. Cette attitude de Molière est une position compréhensive, intermédiaire, dont la jeunesse tunisienne comprend tout le prix.

De cette rapide étude tirons quelques conclusions.

En raison de son universalité, le classicisme français agit toujours sur tous les milieux et toutes les époques, mais chaque temps et chaque peuple sont plus sensibles à l'un de ses aspects particuliers.

Avec quelques exemples précis, nous avons essayé de montrer ce qui, chez Corneille et Molière, peut séduire les Tunisiens du XX^e siècle. C'est aux enseignants et critiques qui travaillent en Tunisie qu'il revient de présenter la littérature française sous le jour qui la rendra vivante et profitable pour les Tunisiens contemporains.

Notre classicisme n'est pas un art engagé. Mais, au-delà et au-dessus de tout engagement, il présente des principes de vie et d'action valables pour tous les temps et toutes les nations.

Dans la mesure où nous dégagerons dans ces œuvres ce qui s'applique plus spécialement à la situation actuelle de la Tunisie, nous rendrons service à ce pays. Les jeunes Tunisiens, en effet, aspireront à connaître la langue française dans la mesure où notre littérature leur paraîtra susceptible de les aider à résoudre leurs propres problèmes.

M. POISSENOT.